



Points de vue et témoignages

Développer toujours plus la production maraichère ou réinvestir dans l'élevage laitier ?

Le parcours d'un agriculteur de la plaine du Saïs

Mohammed Bahssi

Agriculteur, membre du conseil d'administration de la coopérative laitière Ennasr

Propos recueillis par Patrick Dugué

Brève présentation

Je suis agriculteur dans un douar relevant de la commune de Laqsir, non loin de la petite ville d'Aïn Taoujdate dans la plaine du Saïs (province d'El Hajeb, Maroc). Depuis 1990, je suis associé à mon frère pour la gestion de l'exploitation familiale et s'occupe des productions végétales et plus particulièrement du maraîchage irrigué (oignon, pomme de terre). Mon frère gère les productions animales : un petit troupeau de brebis qui assure un revenu complémentaire (engraissement de moutons pour l'Aïd) et un troupeau bovin laitier qui compte 8 vaches (5 vaches Holstein et 3 vaches métissées). Le lait est vendu à la Coopérative Ennasr d'Aïn Taoujdate.

Notre exploitation comptait en 2013 4 blocs de parcelles dispersés pour une surface cultivée de 13,5 ha. Seulement 4 ha sont en propriété privée. Il s'agit des parcelles proches du lieu de résidence et elles ne sont pas

irrigables (céréales, fève). La construction d'un puits y est complexe du fait de la topographie. 2,25 ha sont loués au Domaine de l'Etat sur une longue période mais ne sont pas irrigables (céréales, fève) et les 7,25 ha restant sont irrigables (oignon, pomme de terre en rotation avec des céréales) et cultivés dans le cadre d'association avec les propriétaires des terres. En 2014, pour la première année, j'ai loué avec un collègue une grande parcelle irrigable de 6 ha entre El Hajeb et Ifrane (le Causse pré-atlasique) pour y cultiver de l'oignon.

Vous êtes agriculteur depuis bientôt 25 ans, pouvez-vous nous expliquer votre trajectoire ?

J'ai dû quitter l'école en 1987 pour aider mon père qui avait la charge de 8 enfants. Il était ouvrier agricole dans une grande exploitation du Saïs. Vers 1980, il était assez âgé et a dû prendre sa retraite. Il s'est alors installé dans

ce douar comme agriculteur sur moins d'un ha. J'ai commencé comme ouvrier agricole dans une ferme. Rapidement mon patron m'a fait confiance et m'a permis en 1989 de travailler comme associé sur 0,5 ha de tomate. Il m'a vraiment permis de faire mes premiers pas en tant qu'agriculteur. Mon père est décédé en 2001 et j'ai continué à travailler comme associé sur les terres des autres, toujours avec le maraichage. J'ai débuté avec 0,5 ha de maraichage mais petit à petit j'ai pu cultiver, toujours en association, 2 puis 3 ha de cultures maraichères par an. J'ai ensuite atteint 4 ha puis 5 et maintenant 6 ha de maraichage par an toujours dans le cadre d'associations.

A cette période on gagnait assez bien avec les cultures maraichères. On faisait bien sûr de l'oignon et de la pomme de terre et c'était plus diversifié qu'aujourd'hui. J'ai ainsi cultivé de la tomate, du chou fleur... Avec l'argent que j'ai pu mettre de côté j'ai acheté progressivement 4 ha de terre en bour entre 2005 et 2007, la terre était bien moins chère qu'aujourd'hui. Pour notre famille c'était une sécurité d'être propriétaire de ces terres car nous pouvons y produire les céréales pour notre consommation, des fourrages pour le troupeau. Cela constitue aussi un petit capital. Avec les revenus du maraichage j'ai pu acheter du matériel d'occasion : un tracteur et véhicule pickup.

L'élevage bovin et la production laitière se sont-ils développés parallèlement au maraichage ?

On a toujours produit du lait pour les besoins de la famille et la vente des veaux engraisés permet d'avoir un revenu régulier. J'ai acheté ma première vache en 1979 et ensuite on a continué à en acheter avec l'appui de la coopérative Ennasr de Taoujdate qui a été

créée en 1981. On a eu des facilités pour acheter à crédit des génisses de race améliorée. Comme mon frère aime l'élevage, je n'ai pas de problème pour faire garder les animaux, assurer les soins et la traite. Avec la coopérative, on a pu acheter à crédit les aliments concentrés dont on avait besoin. Le lait est payé tous les 15 jours et l'on nous retire du montant dû le cout des aliments concentrés que l'on a pris à la coopérative. La coopérative nous fournit d'autres services comme l'insémination artificielle avec des races améliorées laitières ou des races à viande si on veut produire des veaux métis et toucher la subvention de l'Etat pour la production de viande rouge. Globalement la coopérative fonctionne toujours comme cela aujourd'hui.

Comme j'avais certaines compétences en élevage et en gestion, les dirigeants de la coopérative m'ont demandé de rejoindre le conseil d'administration (CA), ce que j'ai fait il y a 3 ans. Cet engagement a été utile pour moi car j'ai pu rencontrer les dirigeants d'autres coopératives et même des éleveurs de grandes fermes laitières. J'ai assisté à des formations dans différentes régions et j'ai rencontré beaucoup d'administrations (DPA, INDH, ...) et de projets. C'est une bonne école pour s'ouvrir l'esprit.



Troupeau bovin laitier avec des vaches de races améliorées près d'Aïn Taoujdate (mars 2014)

Quel regard portez-vous sur la filière lait aujourd'hui ?

L'élevage laitier a été une activité rémunératrice pendant de longues années mais depuis 4 ou 5 ans c'est un secteur en crise. Le prix des aliments concentrés a augmenté fortement alors que le prix du lait a peu bougé. La production de lait est un travail difficile et peu rentable si l'on doit acheter beaucoup d'aliments concentrés. La coopérative vend environ la moitié du lait collecté à la société Centrale Laitière, c'est elle qui fixe son prix que l'on répercute aux éleveurs. L'autre moitié est vendue à une entreprise laitière de Fès ou directement au siège de la coopérative pour les habitants de Taoujdate (lait frais, yaourt, beurre, ...) pour avoir des ressources supplémentaires.

La hausse du prix d'achat du lait il y a juste un an a été trop faible (+ 0,25 Dh/l) et j'ai pensé alors vendre mon troupeau de vaches pour me consacrer uniquement au maraîchage.

Mais la coopérative a toujours son idée de projet d'unité de transformation de la totalité du lait collecté. Aujourd'hui la situation foncière du terrain de la coopérative en ville s'est clarifiée et l'on pense obtenir en 2015 le titre foncier. Avec cela on peut approcher des partenaires pour élaborer le projet d'unité de transformation. La hausse récente du prix du lait au niveau de la coopérative (3,60 Dh/l en période de basse lactation) et ce projet d'unité de transformation ont redonné un peu d'espoir aux producteurs de lait membres de la coopérative.

**Revenons au maraichage.
Comment avez-vous pu
développer ce type de culture
ces dernières années ?
Quelles difficultés rencontrez-
vous aujourd'hui dans ce
secteur ?**

C'est le savoir-faire et le sérieux de l'agriculteur qui sont recherchés par les propriétaires des terres irrigables, ceux-ci ne veulent pas ou ne peuvent pas cultiver seuls leurs terres. Comme expliqué précédemment, je n'avais pas pu creuser un puits sur ma terre melk et j'ai cherché des propriétaires qui voulaient s'associer avec moi. Je m'occupe alors de toute la culture, des travaux, des achats d'intrants que je finance moi-même et du recrutement de la main d'œuvre mais aussi de la commercialisation. Après la vente de la production, je récupère la somme que j'ai dépensée et on partage ce qui reste [le bénéfice] 50% - 50%. Il faut bien sûr

s'entendre avec les associés, respecter les rotations et bien enregistrer toutes les dépenses. Depuis plusieurs années je fais du maraichage dans le cadre de deux contrats d'association avec les deux mêmes personnes : une femme de Taoujdate et un homme vivant en Europe. Je privilégie l'oignon qui peut donner de bons rendements et un bon revenu si le prix du marché est acceptable. Je peux cultiver ainsi par an 4 ha d'oignon et seulement 1 ha de pomme de terre.

La diversification du maraichage a été souvent évoquée mais je n'ai pas trouvé de cultures bien adaptées à la région et qui rapportent suffisamment [c'est-à-dire autant que l'oignon]. Dans le temps j'avais essayé le chou-fleur et la tomate. La tomate, j'y pense à nouveau avec une nouvelle variété que j'ai testée cette année. Le chou-fleur est intéressant pour les éleveurs car les feuilles vertes récupérées après la récolte constituent un très bon fourrage. On voit tout de suite l'augmentation de la production de lait.



Stockage des oignons sur le Causse entre El Hajeb et Ifrane (octobre 2014)

Mais ces 4 dernières années les producteurs d'oignon ont perdu beaucoup d'argent avec la baisse ou la stagnation du prix de vente surtout à la récolte. Les surfaces en oignon dans la région (Province d'El Hajeb) ont beaucoup augmenté et le marché est saturé en août et septembre. C'est pourquoi j'ai commencé à stocker de l'oignon depuis 3 ans. Mais ici [juste au-dessus d'Aïn Toujdat] je ne peux conserver l'oignon qu'un mois et on gagne peu à stocker. Si on conserve plus longtemps, il y a trop de perte. Cette année j'ai commencé pour la première fois à stocker de l'oignon sur le Causse entre El Hajeb et Ifrane, là où j'ai loué une nouvelle parcelle pour cette culture.

Expliquer nous l'intérêt de louer une parcelle sur le Causse pour l'oignon ?

Avec un collègue, on a loué 6 ha équipés d'un puits. L'eau est facilement disponible sur le Causse, on a de l'eau à 47 m. On a amené notre matériel (pompe, moteur adapté au gaz, tracteur...). Je voulais essayer une autre forme de contrat que l'association. En louant on prend tous les risques (en particulier de perdre) mais on ne partage pas les bénéfices avec quelqu'un. Si on gagne on gagne beaucoup plus (en fait 2 fois plus). La deuxième raison de travailler sur le Causse est la qualité de la terre. Sur ces terres fertiles on peut avoir facilement de bon rendement (70 T/ha d'oignon et parfois plus). Avec les problèmes de commercialisation de l'oignon, si on veut gagner de l'argent aujourd'hui avec cette culture il faut s'assurer d'avoir un rendement élevé. La troisième raison, c'est le climat de la zone. Sur le Causse il fait frais la nuit en été et plus froid en automne et durant l'hiver, si on compare avec les températures de la plaine du Saïs. Les agriculteurs qui ont de

l'expérience sur le Causse nous disent que la qualité de l'oignon est meilleure qu'en plaine et qu'il se conserve mieux. On peut conserver l'oignon jusqu'en mars ou avril et à cette période le prix de l'oignon est élevé.

Comptez-vous continuer à produire de l'oignon sur le Causse ?

Avec mon collègue, on aimerait bien continuer à produire de l'oignon sur ce champ en 2015. On fera oignon sur oignon, ce n'est pas un problème car la terre est fertile. On voulait passer avec les propriétaires du champ [en fait les héritiers, l'agriculteur qui exploitait cette terre est décédé] un contrat sur plusieurs années pour pouvoir investir en installant le goutte à goutte mais ils veulent vendre la terre assez vite. Si cela ne peut pas se faire, on sera obligé de trouver une autre parcelle à louer. Aujourd'hui il y a un fort engouement pour cultiver sur le Causse et le prix de la terre a beaucoup augmenté. Il y a les producteurs d'oignon mais aussi des investisseurs qui viennent planter du pommier après avoir acheté de la terre.

Y a t-il des inconvénients à produire de l'oignon sur le Causse ?

Techniquement et tant que la terre est fertile, c'est facile de produire et de stocker l'oignon dans cette petite région. Cela permet d'avoir un revenu correct et d'éviter les pertes comme on l'a connu dans la plaine. L'eau est disponible mais l'accès à la terre pour des agriculteurs qui ne peuvent pas l'acheter va se poser rapidement. En cas de location pluriannuelle il faudra aussi organiser la rotation des cultures. S'il faut changer de

parcelle chaque année, cela va être plus compliqué à gérer.

Après cette expérience d'une campagne de production d'oignon sur le Causse, je vois qu'il n'est pas facile de cultiver à 38 km de chez soi. Cela demande beaucoup de dépenses et de temps pour les déplacements. Et puis il faut gérer la main d'œuvre sur une longue distance avec des coûts de transport important. J'ai l'habitude de prendre des ouvriers ici à Taoujdate que je connais bien. A la moindre panne il faut se déplacer. Ce n'est facile tous les jours et les incidents entraînent beaucoup de stress.

Dans ces conditions quels sont vos projets à moyen terme ?

Le maraichage c'est beaucoup de stress. Il n'y a pas que les problèmes de culture, de main d'œuvre et de matériels ... il y a d'abord l'inquiétude de ne pas rentrer dans ses fonds, de perdre de l'argent. J'aimerais bien réinvestir dans la production laitière et améliorer les performances de mon troupeau. Ce serait plus facile pour moi d'avoir toutes mes activités sur place, non loin de la maison. Cette idée de réinvestir dans l'élevage m'est venue récemment suite à la dernière augmentation du prix du lait (au niveau de la coopérative). Mais pour vivre de l'élevage laitier, il faut produire un maximum d'aliments du bétail soi-même afin de ne pas engager trop d'argent dans les aliments concentrés ou le fourrage. Je pourrai louer des terres en bour pour faire plus de fourrage d'avoine mais autour de chez moi les terres bour sont peu fertiles et il faut donner beaucoup à la terre pour qu'elle produise.

En fait, il faudrait que je trouve les moyens de réaliser un puits ou un forage sur mes 4 ha en propriété. Avec l'eau on peut tout cultiver

pour les vaches. Pour produire du lait sans acheter de grande quantité de concentrés il faut produire du fourrage vert toute l'année. 2 ha irrigués pourraient me suffire. Il y a des jours où je pense à cela, arrêter le maraichage ce serait beaucoup moins d'inquiétudes. Mais cela ne pourra pas se faire brutalement, il est difficile de se passer des cultures maraichères [de l'oignon] et avant d'en limiter la surface, il faut que les productions animales progressent et me rapportent plus.

Par rapport à ces projets qu'attendez-vous de l'Etat, des services publics ?

Je connais assez bien les possibilités d'obtention des subventions. Pour mon exploitation, la priorité serait d'obtenir un appui de la DPA pour le creusement d'un puits ou d'un forage. Je suis propriétaire de la terre donc cela doit être possible. Ensuite en tant qu'éleveur laitier et membre du conseil d'administration de la coopérative, je souhaite que l'Etat poursuive son appui à cette filière. Par exemple il est toujours possible d'acheter des génisses importées de races améliorées à haut potentiel de production avec une subvention de 5 000 Dh, mais le prix de la génisse est très élevé (28 000 Dh). La coopérative attend aussi un soutien pour construire son unité de transformation du lait dans les années à venir.